

FRANÇOIS CLOUTIER

L'AMOUR
EN
PANNE

Éditions du



Choucas

*«Men at some time are masters of their fates :
The fault, dear Brutus, is not in our stars,
But in our selves, that we are underlings » .*

*«Les hommes sont parfois maitres de leur destin;
La faute, cher Brutus, n'est pas dans nos astres
Si nous sommes esclaves, mais en nous » .*

Shakespeare,

Julius Caesar 1, 2

1

Lundi soir

Il est dix-neuf heures. Toute la journée, il a plu, une pluie fine, pénétrante. Pierre reconduit son dernier malade. Combien en a-t-il vus? Sur combien de douleurs s'est-il penché, rempli d'une commisération distraite ?

Il referme la porte. Une bouffée d'air sale lui reste dans la gorge. Il toussote, pousse un soupir, hausse les épaules. La mimique sans apprêt de celui qui se sait seul.

Son cabinet est sans intérêt. Ce n'est pas le décor d'un grand patron: style Empire et fauteuils garnis de velours gaufré. C'est plutôt la pièce encombrée du généraliste où l'on ne fait que passer: de l'acier, du verre, des lignes droites.

Il y a bien quelques objets. Des objets sans âme, choisis au hasard pour occuper l'espace, ternes et ennuyeux. Ils n'ont jamais été aimés, encore moins désirés et ne font qu'ajouter à la banalité ambiante.

Tout cela n'a aucune importance l'histoire de cet homme est intérieure et se déroulera inexorablement, quoiqu'on fasse ou qu'on dise, suivant son rythme propre.

Il est confronté à lui-même et n'a pas de visage. On ne saura pas s'il est grand ou petit, s'il est svelte ou s'il a du ventre. On ne le connaîtra que par son prénom puis qu'il fallait bien lui en donner un.

Son métier n'a pas de signification en soi. Médecin, il se trouve qu'il exerce dans une petite ville comme il y en a tant mais l'action pourrait se passer n'importe où. D'ailleurs, serait-il architecte, ingénieur ou maçon, son avenir ne serait pas différent. À peine infléchi par une expérience particulière.

Qu'est-ce qui le retient encore? La journée est pourtant terminée. Il a rempli les longues heures d'actes et d'intentions, jouant le rôle prescrit, prononçant les paroles attendues. Tout ira mieux demain. Ne vous inquiétez pas prenez ce médicament.

Tout se passe comme s'il persévérerait dans son personnage, incapable de s'en extraire, englué dans les fils des habitudes et de ses réflexes, oscillant entre la fin du travail et le repos anticipé.

Il y a sa fatigue. C'est elle qui alourdit ses membres et

L'AMOUR EN PANNE

courbe ses épaules. Il la retrouve chaque soir, envahissante et pernicieuse. Elle est devenue la compagne obligée de ses jours.

Par une espèce de retournement dont l'esprit est coutumier, elle traduit beaucoup plus que la lassitude du corps. L'angoisse d'un homme, ses doutes et son opacité. Une certaine difficulté à assumer l'itinéraire imposé, à se contraindre à la circonstance.

Voici qu'il s'interroge. Sur sa vie, sur son travail, sur son mariage. Tout lui paraît vide et dépourvu de sens. C'est l'accablement d'une journée chargée et peut-être l'heure tardive qui veut cela. Mais n'est-ce pas surtout l'inévitable remise en cause d'un homme vieillissant ?

Son existence. La grisaille même. Une épouse élégante, des enfants sains, un bon métier, la considération des voisins. La voiture rapide, la collection de gravures anglaises. Le poids que l'on surveille, les amis que l'on tolère, le déjeuner en famille, le dimanche, après l'inévitable passage chez les beaux-parents.

Pourtant, ce n'est là qu'une apparence des choses. Elle est trompeuse. Il y manque l'essentiel. Quelque chose comme une aptitude au bonheur. Pour connaître une telle grâce, pour la sentir croître en soi, il faut une rare disponibilité. C'est sans doute trop exiger de cet esprit tourmenté.

« Est-ce que j'aime vraiment Isabelle, ma femme ? » se demande-t-il. Curieusement, c'est la première fois qu'il se pose la question. Pourquoi maintenant ? Il s'en étonne, lui

qui a l'habitude de tout prendre pour acquis.

Ce n'est pas suffisant de marcher côte à côte, de partager le lit et le pain, les préoccupations et les joies éparses. Ce n'est pas suffisant de se retrouver au chevet de l'enfant malade et de sentir, un instant, l'accord naître pour ensuite se dissoudre.

Le quotidien n'est qu'un aspect de l'amour. Il se situe à sa périphérie. C'est son contexte, pas sa raison d'être. Pierre n'a jamais su aller au-delà. Trop cérébral sans doute. Et pourtant, il a tellement désiré ce mariage.

L'homme est massif, bien calé dans son fauteuil. Il irradie la suffisance et l'autorité. Son regard se pose sur Pierre avec incrédulité.

Visiblement, il ne s'attendait pas à cette démarche. Il imaginait pour sa fille unique un autre prétendant que ce jeune étudiant à peine dégrossi.

– Vous voulez vraiment épouser ma fille ?

La question est tombée, méprisante. Comment Pierre ne se sentirait-il pas rejeté, lui, le fils d'ouvrier qui avait osé jeter son dévolu sur la fille de ce riche banquier.

Pourrait-il un jour oublier cette scène ou porterait-il toujours cette blessure en bandoulière ?

Dès la première caresse, il y a eu entre les jeunes époux une étrange distance, une espèce de malaise. Était-ce pudeur de la part d'Isabelle, inexpérience de la part de

L'AMOUR EN PANNE

Pierre? C'était plutôt une espèce d'incapacité partagée à se situer dans le face à face, à s'unir au plus intime et au plus secret, à s'inscrire dans un mouvement commun.

Il est si difficile de connaître autrui dans son essence même! La rencontre n'est qu'un leurre. On se retrouve seul, toujours seul, inéluctablement seul. Chacun dans son espace. Chacun dans son rêve. Chacun dans sa bulle.

Pour un échange authentique et serein, il faudrait devenir l'autre le temps d'une pensée. Cesser de l'imaginer par rapport à soi pour parler avec sa bouche, toucher avec ses mains, aimer avec son sexe.

C'est peut-être cette difficulté à communiquer avec sa femme qui a amené Pierre à la tromper. Très rapidement, il a multiplié les aventures, sans véritable envie, avec un vide au cœur. A la recherche d'une relation enfin satisfaisante. Et puis le miracle: il a rencontré Michèle.

Il se rend à l'hôpital comme tous les jours. Il remarque aussitôt la jeune fille. Vive et légère, le corps souple, la chevelure au vent, elle marche d'un pas vif, un livre sous le bras.

Qu'est-ce qui le pousse à l'aborder, malgré sa timidité? Pourquoi lui a-t-elle souri? Pourquoi a-t-elle accepté d'aller pendre un café à une terrasse voisine ?

D'emblée, il s'est senti bien avec elle. Tout lui paraissait facile. Facile? Oui, c'est le mot, facile de vivre, facile d'aimer, contrairement avec ce qui se passait avec son épouse.

Du moins en apparence et au tout début. Car, à son insu, petit à petit, les choses se sont compliquées. Il ne s'en rend pas compte encore mais la faille est bien là. «Je la verrai ce soir». Une chaleur l'envahit comme chaque fois que son image s'insinue dans ses pensées. Voici que sa morosité s'éloigne, chassée par le plaisir anticipé.

Il y a peut-être dans l'union provisoire de l'homme d'un certain âge et de la toute jeune fille, en dépit des années qui les séparent et peut-être pour cette raison même, un rapport étrange, une sorte de concomitance.

La sonnerie. «Je n'attends personne», s'étonne-t-il, agacé subitement. On insiste. «Un accident peut-être?» Il se décide à ouvrir. L'homme est là, immobile, sur le seuil de la porte.

Pierre ignore à cet instant lourd et bien délimité que la fatalité vient à sa rencontre. Comment aurait-il le pressentiment de l'événement? Ce qui se prépare échappe à l'entendement.

- Docteur, je dois vous voir.
- Entrez.

Il s'efface pour laisser passer son visiteur. Lentement, très lentement, comme dans un film projeté au ralenti, celui-ci lève les mains. Elles sont couvertes de sang.

- Asseyez-vous, je vais vous examiner.
- Ce n'est pas la peine, docteur, je ne suis pas blessé.

Un regard interrogateur. L'homme n'est pas très

L'AMOUR EN PANNE

grand, avec un visage quelconque.

– Appelez la police, je vous en prie, docteur.

– La police... Mais pourquoi ?

Un silence. Un long silence. L'inconnu reprend d'une voix ferme et assurée. Quelques mots seulement, des mots définitifs. Des mots irrévocables. Ils tombent comme des pierres.

– Je viens de tuer ma femme.

Pierre baisse les yeux. Une goutte de sang tache la moquette claire.